

que l'airain. Non je n'aime point tant d'acharnement pour les prix et tant d'insouciance pour la matière du concours.

De plus les prix faussent les idées des jeunes gens. Ceux-ci prennent l'habitude d'apprécier plutôt l'apparence que la réalité, la priorité plutôt que l'excellence, le relatif plutôt que l'absolu. On préférera, par exemple, être dans une classe faible plutôt que dans une classe forte : dans la première les prix seraient moins chaudement disputés. Tâche de répondre à cela et je t'offrirai un prix.

LAUTREC.

P. S. Je ne te parle point des grandes vacances pas plus en bien qu'en mal. Tu m'appellerais paradoxal. Comme je suis pour l'harmonie entre les différentes sociétés dont nous faisons partie, l'Eglise, la famille, l'Etat d'un côté et les maisons d'éducation de l'autre, j'aime assez l'état de choses actuel où la famille a pendant de longues vacances le loisir d'exercer sur tous ses membres l'influence de son choix.

L.

L'Abaille.

" Forsan et hæc olim meminisse juvabit."

QUÉBEC, 6 NOVEMBRE 1879.

Au cimetière.

L'automne a soufflé sur nos bois,
J'entends déjà grommeler l'orage ;
La tristesse règne au bocage
Et le rossignol est sans voix.

Ces vers me venaient tout naturellement à la mémoire, au moment où, dimanche dernier, je dirigeais ma promenade du côté du cimetière Belmont. J'avais assisté aux Vêpres, et, l'esprit encore tout impressionné des chants funèbres qui terminent l'office du soir, je m'en allais prier quelques instants sur la tombe de parents et d'amis chéris.

Quelques années de vie suffisent amplement pour que le cimetière soit un champ d'impérissables souvenirs, duquel s'échappent comme des effluves du passé, comme un parfum d'amitiés flétries ou disparues.

La veille du jour des Morts, il y a foule sur les tombes. De tous côtés on vient payer aux pauvres âmes un tribut d'amour et de reconnaissance et verser sur les sépulcres glacés des pleurs avec des prières. La multitude erre silencieuse dans le champ de la mort : à peine entendez-vous de temps en temps un sanglot, un soupir à demi comprimé, dernier cri d'un cœur brisé, dernier vestige d'une union détruite pour toujours. Mais dans ce silence, quelle ardente prière ! Qui dira les supplications qui s'échappent de toutes ces âmes implorant la miséricorde divine pour cette moitié d'elles-mêmes que leur a ravie la mort ?

Agenouillé moi-même sur la tombe d'un ami, je priais en silence, absorbé par les images d'autrefois et par la pensée du terrible compte que nous aurons tous à rendre avant de dormir notre éternel sommeil... Le vent froid et piquant agitait au-dessus de ma tête les dernières feuilles des arbres. Je les voyais, ces pauvres feuilles, flétries par la froidure, tomber une à une autour de moi, et disparaître emportées toutes par le même souffle et courant toutes vers le même but : là où le doigt de Dieu les conduisait.

Et il me semblait parfois voir les hommes se succéder comme ces feuilles mortes devant mes regards. Tous passaient à tour de rôle ; tous tombaient devant moi, pauvres feuilles détachées elles aussi de l'arbre de la vie par le souffle de la volonté divine, tous tombaient et disparaissaient sans laisser de traces de leur passage.

Oui, les hommes se succèdent rapidement ici-bas ; après avoir joué un rôle plus ou moins brillant, ils viennent sans bruit dormir dans un petit coin de terre et c'est fini. " La destruction insensible des êtres et tous les malheurs de l'humanité sont comptés pour rien dans le grand tout, dit le Comte de Maistre. La mort d'un homme sensible qui expire au milieu de ses amis désolés, et celle d'un papillon que l'air froid du matin fait périr dans le calice d'une fleur, sont deux époques semblables dans le cours de la nature : l'homme n'est rien qu'un fantôme, une ombre, une vapeur, qui se dissipe dans les airs....." La vie humaine est un problème qui ne trouve sa solution définitive que dans l'éternité...

La nuit était venue. La foule s'était retirée toujours silencieuse et recueillie ; les dernières lueurs du crépuscule disparaissaient à l'occident pendant que le disque pâle de la lune s'allumait à l'orient. La brise radoucie, ne faisait plus qu'agiter légèrement les rameaux arides. C'était comme un dernier souffle, un dernier soupir, et je croyais à mon retour entendre les feuilles flétries, qui tombaient toujours à mes pieds, me redire ces beaux vers de Chénier :

Je vais où le vent me mène !
Sans me plaindre ou m'effrayer,
Je vais où va toute chose
Où va la feuille de rose
Et la feuille de laurier !

Nouvelles locales.

Nos confrères du chœur de l'orgue ont parfaitement chanté, le jour de la Toussaint, la douzième messe de Mozart. Il y avait bien une dizaine d'années que cette magnifique composition du grand artiste n'avait pas été exécutée à la Basilique. Un orchestre nombreux et choisi rehaussait encore la richesse des chœurs

et donnait un nouveau relief aux voix des solistes. Mgr l'Archevêque officiait pontificalement et le R. P. Tortel, O. M. I., Supérieur de la Maison des Oblats à St-Sauveur, nous donnait le sermon de circonstance.

C'est ce matin, jeudi, qu'a été chanté le service annuel pour les bienfaiteurs du Séminaire.

Si l'on en croyait certains bruits indiscrets, nos amis de la Société Ste-Cécile nous prépareraient pour cette hiver une opérette des plus gentilles. C'est une entreprise grandiose, parfaitement digne du talent et de la bonne volonté de nos confrères les musiciens.

Mardi dernier était la fête de St-Charles Borromée, fête à laquelle est attachée une indulgence plénière pour le Séminaire. La chapelle possède une très-belle relique de ce grand saint. C'est une étole portée autrefois par l'illustre Cardinal. On peut la voir durant toute l'octave de la fête, sur l'autel St-Charles où elle reste exposée.

Société Laval. — La séance de dimanche a vu s'ouvrir le concours de déclamation dans lequel le vainqueur recevra le prix offert par l'Abaille à la Société l'année dernière. Cette séance, toute palpitante d'intérêt, n'a eu que le seul défaut d'être trop courte. Une composition quelconque est toujours intéressante du moment qu'elle est déclamée, tant il est vrai que c'est sur une action vive et naturelle que repose en grande partie les succès oratoires. On ne saurait donc donner une attention trop grande à cette partie de l'art de bien dire.

Société St-François de Sales. — La discussion sur la meilleure forme du gouvernement pour la France s'est terminée jeudi dernier après quatre séances très-animées. L'Empire a remporté la victoire. Depuis notre dernier compte-rendu cinq nouveaux orateurs ont pris part au débat. M. P. Corriveau, républicain, qui a de la vigueur dans l'argumentation et du feu dans le débit ; M. C. Dion, royaliste qui se distingue surtout par la facilité de l'action ; MM. C. Couet, A. Edge et J. Edge qui avaient les deux premiers en faveur de la royauté, et le dernier en faveur de l'empire, des discours bien travaillés mais chez qui le manque d'action se fait quelque peu sentir. C'est là d'ailleurs notre défaut dominant ; sans doute cette faiblesse vient de ce qu'on néglige les exercices de déclamation au moyen de morceaux appris par cœur. Quand on a franchi le portique des lettres ou atteint les sommets nébuleux de la philosophie, on dédaigne ce genre pourtant si méritoire.